Patrice Lelorain

La légende de Muhammad Ali

Biographie

la petite vermillon

la petite vermillon

La légende de Muhammad Ali

Du même auteur

Quick-sandwich, roman, Calmann-Lévy, 1991.

Paris Section Urbaine, chroniques, La Différence, 1996.

Off, roman, Climats, 1998.

Colères, chroniques, Verticales, 2000.

Saccages, Éditions du Rocher, 2002.

Adieux, Liana Levi, 2004.

Quatre uppercuts, nouvelles, La Table Ronde, 2008.

Patrice Lelorain

LA LÉGENDE DE MUHAMMAD ALI

La Table Ronde
14, rue Séguier, Paris 6e

Première publication :
Denoël, 1992.

© La Table Ronde, Paris, 2008, pour la présente édition.
ISBN 978-2-7103-2997-8.

Reprise

Comme parfois la dernière rime, la dernière phrase, précède et entraîne toutes les autres, ce texte appartient à sa scène finale : Ali, ou son fantôme, qu'on exhibe sur le ring du Convention Center d'Atlantic City, le 22 janvier 1988, durant la présentation du combat qui va opposer Mike Tyson au vétéran Larry Holmes. Cette nuit-là, tout le tragique de la boxe m'est apparu dans sa fatale perfection. Jeune homme, Muhammad Ali avait raillé son aîné, Joe Louis, coupable à ses yeux d'avoir joué les patriotes lors de la Seconde Guerre mondiale, pour ne récolter qu'ingratitude (puisque les tracasseries des impôts avaient contraint « The Brown Bomber » à un douloureux come-back), mais Muhammad Ali, loin d'avoir été protégé par ses convictions, sa vivacité, son humour, sa fortune, ou sa fabuleuse notoriété, Muhammad Ali, donc, n'offrait plus à son tour que le reflet d'un boxeur s'étant attardé sur les rings bien au-delà du raisonnable. Ruisselant dans son peignoir blanc, Larry Holmes, qui huit années plus tôt avait défait Ali, déjà malade, et au terme de

cette pathétique victoire s'était engagé à ne jamais afficher le spectacle de son déclin, Larry Holmes, donc, en dépit de sa déclaration et de son colossal compte en banque revenait, aiguillonné par d'acides blessures, pour un impossible challenge, lequel dans un petit quart d'heure devait se clore de si effrayante façon que, pendant un bref instant, on allait craindre pour la vie du vieux champion. Louis, Ali, Holmes. Candeur, magnificence, amertume, et toujours la même fin, la même déchéance, la présence de la mort. Comme si les plus grands danseurs du carré de lumière, allergiques au clair-obscur et aux demi-teintes qui font les existences ordinaires, trouvaient plus rassurant, et sans doute même plus digne, de se précipiter dans les eaux noires du malheur, se livrant corps et âme aux règles d'une tragédie que, le temps d'une lune, ils avaient rêvée moins inflexible. Louis, Ali, Holmes. Et le triomphateur du soir, Mike Tyson, avec sa férocité, sa vie dissolue, son regard dingue, et surtout cette poisse atavique semblant coller à ses semelles de cuir noir (le même invisible fardeau qui autrefois accablait le morne Sonny Liston), Mike Tyson, avec ses airs de créature égarée, ne devait évidemment pas adoucir mon impression. C'est dans cette lucidité ou cet aveuglement-là que j'ai fait ce livre, mon tout premier, c'est dans cette lucidité et cet aveuglement-là que je suis devenu écrivain.

Extravagante et agitée, l'histoire de ce livre s'accorde tout à fait avec les coulisses tumultueuses de la boxe professionnelle. L'éditeur originel, K.K., un Oriental au physique d'ours qui sous-traitait une série sur les héros du sport pour le groupe Carrère, s'était, d'après la rumeur, parallèlement aventuré dans le négoce du caviar. Lorsqu'il recevait dans son bureau cossu du VIIIe, K.K. sortait illico une boîte de havanes dont les fumées capiteuses embarquaient l'entretien dans un monde flou lequel, au fond, rassurait toutes les parties. Pour signer les trois premiers titres de la collection, mon ami Olivier Dazat, ce printemps 1989, avait rabattu dans l'antre de K.K. une équipe très disparate, composée de son beau-frère (parfait novice en matière d'écriture), d'une grande plume de la presse sportive, et de moi-même. Avec comme bagage ma thèse et mes quelque cents feuillets parus dans Cinématographe, *je me sentais plus proche du beau-frère que du célèbre chroniqueur, mais j'étais aimanté par ma fascination pour la boxe laquelle, tout jeune, me poussait à suivre dans le noir de lointains combats magnifiés par mon transistor, et à trente ans passés, me faisait toujours lever en pleine nuit, enfourcher mon vélo, traverser une banlieue figée, pour débarquer chez l'un ou l'autre, du moment qu'il était abonné à Canal +, chaîne qui, à l'époque, diffusait toutes les grandes réunions américaines. S'il faut trouver une vertu à ce livre,*

c'est bien d'avoir jailli dans cette fièvre-là, en quelques semaines, où invariablement chaque journée se consumait dans l'écriture, renaissait par la grâce d'un footing dans la touffeur de l'été parisien, et scintillait plus ou moins rue de la Roquette, selon que je penchais du côté de la bière ou du mescal. Cette approche très boxe, entre ascétisme et déglingue, m'a conduit à bon port. Seulement, le 17 août, quand j'ai remis mon manuscrit, K.K. n'offrait plus de cigare, ni même le deuxième chèque dû. Alors est arrivé le temps des coups de pied dans les portes, de la main au collet, et des avocats.

Récupéré très vite par Bernard Wallet, juste avant son départ des éditions Denoël, ce livre ne devait paraître qu'en février 1992 (alors qu'entre-temps j'avais écrit et publié ailleurs mon premier roman), après beaucoup d'atermoiements, et les passages successifs de deux directeurs littéraires qui ne dirigeaient rien et ne savaient pas lire, une sortie flottante sous un titre schizophrène, Cassius Clay la légende de Muhammad Ali, *compromis entre le* Muhammad Ali légende noire *que je voulais, et l'invraisemblable* Cassius Clay légende noire *qu'on prétendait lui substituer. Au moins, surmontant le curieux portrait orangé du boxeur, en lettres tout aussi étrangement brunes, s'affichaient ses deux plus longs combats, ses deux plus grandes victoires, intimement liés, je veux parler de la banalisation de son nom d'emprunt, Muhammad Ali, et*

de la légende qui l'auréole… Déjà très satisfait de sa personne, le jeune Cassius trouvait la réalité fade, bien avant qu'elle lui apparaisse injuste, et ce n'est pas le moindre talent de l'artiste d'avoir su modeler son propre mythe, en possédant de temps à autre la vérité comme une fille légère et craintive, qui au bout du compte trouvera plus facile de retenir la version d'un amant aussi adroit. La preuve ultime de cette soumission nous a été donnée en juillet 1996, aux J.O. d'Atlanta, au cours desquels Ali, après avoir allumé la vasque lors de la cérémonie inaugurale, s'est fait remettre en grande pompe une copie de sa médaille d'or gagnée aux Jeux de Rome. Cette fameuse médaille qu'il prétendait avoir jetée dans l'Hudson dès son retour au pays, comme un rejet de l'Amérique ségrégationniste, mais qu'en fait il avait tout bonnement égarée car, en 1960, il n'était qu'un gamin surdoué sans aucune conscience politique. Un pieux mensonge connu des officiels qui l'honoraient ce jour-là, de la plupart des journalistes commentant la chose, et d'un nombre certain de spectateurs, et qui n'a en aucun cas terni la célébration, vraiment très touchante, peut-être parce que Ali, dans la brume où il semble désormais se mouvoir, n'avait sans doute plus le souvenir de sa manipulation, et sûrement parce que la légende, non contente d'être plus gracieuse que la réalité, plus souple, plus longue en bouche, une fois bien assise, se suffit à elle-même. Quant à la

conversion du jeune Cassius Clay en Muhammad Ali, les quinze ans écoulés depuis la sortie de ce livre, même s'ils ont vu le réveil de l'islam radical dans toute sa sanglante bêtise, n'en modifient guère ma perception, et je ne comprends pas l'ire de James Ellroy, qui reproche au boxeur de ne s'être jamais officiellement démarqué des Black Muslims. Certes, les Black Muslims sont un mouvement sectaire, raciste, et dangereux, justement le genre d'organisation dont on ne se sépare pas, a fortiori *quand on lui assure une rente phénoménale. Aujourd'hui, on semble oublier le rôle de Malcolm X, lequel a convaincu le jeune champion de rejoindre la secte, en 1964, époque où le combat pour l'émancipation des Noirs aux États-Unis était une nécessité. D'ailleurs, on pourrait superposer les discours reproduits dans le* Malcolm X *de Spike Lee (1993) et les diatribes du tout nouveau Ali filmées par William Klein dans* The Greatest *(1964), tant le jeune champion du monde débite mot pour mot la leçon du maître. Oui, Ali et Malcolm X ont été liés d'amitié. Oui, Malcolm X, peu après avoir fondé son propre mouvement, a été abattu par les sbires d'Elijah Muhammad. Oui, Ali a pris peur (sinon, pourquoi aurait-il si souvent clamé le contraire ?), peur au point de renier son frère d'armes, de gommer toute trace de leur relation, et cette peur l'a suivi très, très, longtemps. Néanmoins, à partir des années 70, il apparaît clairement qu'Ali, pour*

ce qui concerne la religion, les couleurs de peau, ou même la politique, cesse toute déclaration tapageuse, pour se consacrer à sa foi dans la discrétion, et une progressive humilité, laquelle, compte tenu de la dimension de son ego, se révélera être une quête d'une petite trentaine d'années.

Y a-t-il eu ou non une somme réservée à la documentation de cet ouvrage, un pécule destiné à enrichir le texte et qui aurait alimenté une autre fantaisie ? Au fond, peu m'importe. J'ai fait sans. Le manque de moyens favorise, paraît-il, la créativité. Dans ce cas précis, la pénurie m'a contraint à débusquer des sources originales, puis à travailler l'acuité du regard, le sens de la déduction, le souvenir (avec sa part d'émotion faite d'incrustations précieuses et de mirages), et même à puiser, dans la désolation d'une ou deux impasses, la force de jouer au médium… Ai-je pour autant trouvé la juste distance ? De ce long corps à corps avec mon sujet, je garde le sentiment d'avoir réussi de jolies touches, d'avoir piqué quelques points sensibles, comme la féminité d'Ali, son art de rejeter sa propre peur sur l'adversaire, la modernité de son expression préfigurant le rap (si on admet que les talk *du jazzman Roland Kirk annoncent plutôt le slam), bref, il me reste le plaisir d'avoir cadré ici et là ce prince de l'esquive, comme d'avoir dévoilé ce long film noir et blanc qu'a été la boxe US sur la presque totalité du vingtième siècle. Alors, je ne*

regrette pas d'avoir été privé d'une petite enquête aux States et d'un éventuel entretien avec Ali, d'autant moins que ceux qui ont eu ce privilège, à l'époque ou après, ne gardent pas l'impression d'une rencontre. En revanche, j'aurais aimé obtenir plus d'éléments sur un personnage aussi fascinant que Sonny Liston : Sonny le taciturne, avec son regard mort, son humour glacé, ses lourds secrets, sa force phénoménale et son malheur ancestral (« cent kilos de muscles et mille ans de tristesse », comme l'a si bien décrit Michel Chemin), Liston, l'anti-Ali, lequel depuis a inspiré à Nick Tosches le formidable Night Train. *Pas plus que moi Tosches ne croit à l'authenticité des deux combats Liston-Ali, et à son tour, mais de façon plus étayée, il expose tout ce qui, en 1964, faisait de Liston un champion sans avenir : son image déplorable, une affaire de viol en suspens, la perte d'influence de ses protecteurs, son âge, son alcoolisme. Je n'avais pas eu vent de l'histoire du viol, mais j'y ajouterai le témoignage d'Andy Dickson, alors reporter à* France-Soir, *qui m'a affirmé avoir vu, la veille du combat, des sicaires Black Muslims menacer Liston. Décidément, Sonny devait laisser la place. Survenue six ans plus tard, la seconde mort de Sonny, clinique celle-ci, qui hante les dernières pages de* Night Train, *demeure toujours aussi énigmatique. En s'appuyant sur des témoignages contradictoires, Tosches décline les hypothèses : celle*

(officielle et très suspecte) de la mort naturelle, celle de l'overdose (le cadavre du boxeur présentait des traces de codéine, de morphine, et d'héroïne), et celle de l'assassinat. Un bouquet de rumeurs et quelques certitudes donnent à mon sens beaucoup de crédit à cette dernière supposition. Toutefois, même si Sonny collectait des enveloppes pour le milieu de Vegas, et trafiquait de la dope, je pense plutôt à un mauvais coup ourdi par le monde occulte de la boxe. Comme Tosches, je ne crois pas à l'hypothèse des 10 % (bakchich prélevé sur les bourses d'Ali en récompense de la passivité de Liston), ni à ses suites funestes, mais sa seule évocation dit toute la suspicion à jamais attachée aux championnats du monde de Miami et Lewiston. Par contre, l'idée que Liston aurait été puni pour avoir massacré Chuck Wepner (au lieu de se coucher gentiment devant « l'espoir blanc » du moment) me paraît très plausible. Tosches, lui, pencherait plutôt pour l'overdose ; c'est son côté rock, et je le respecte, bien qu'au bout du compte je reste convaincu que Sonny a été emporté par le poids de ses secrets. Si mon avis sur le premier couronnement d'Ali n'a guère varié, il en va différemment du sacre de Kinshasa, en partie grâce à When We Were Kings *(1996), le documentaire de Leon Gast, et aux nombreuses rediffusions du combat sur le câble, qui m'ont aidé à fixer mon opinion. Le titre du chapitre consacré à Kinshasa : « Demi-*

Rêves », ainsi que sa structure, font état de ma perplexité de l'époque face au déroulement du match. Chez moi, l'impensable contre-performance de George Foreman prenait le pas sur l'exploit d'Ali. Les explications rationnelles, comme la blessure à l'arcade de Foreman entraînant ce fameux report de six semaines dans lequel « Big George » aurait laissé tout son influx, la faible tension des cordes du ring, la chaleur, le public, cette somme d'éléments contraires au tenant du titre, ne triomphaient pas totalement de ma gêne devant ce spectacle irréel. Aujourd'hui, je suis converti. Ali a bel et bien gagné ce match historique, avec un énorme courage au service d'une intuition quasi mystique, oui, Ali a reconquis à la loyale sa couronne des poids lourds mais, à bien y réfléchir, c'est un combat qu'il ne pouvait pas perdre. Toute sa carrière durant, Ali, plutôt mal à l'aise face aux boxeurs blancs (Cooper, Bonavena, Bugner, Wepner...), a su déstabiliser nombre de ses adversaires noirs, en les affublant du costume d'Oncle Tom, ou d'un bonnet d'âne. Cette distribution des rôles, souvent inique, insinuait chez ses adversaires de couleur (à l'exception de Frazier, et le cas Liston demeurant à jamais mystérieux) une pincée de flou identitaire, trouble fatal, dans une discipline aussi extrême que la boxe. Avant d'affronter « Big George », Ali, bien entendu, a remis le couvert, avec triple ration, décrétant Foreman à la fois

nègre blanc et sombre crétin, puis lui inventant une origine belge, la nationalité des anciens colonisateurs. Si le combat avait eu lieu aux États-Unis, il se peut que Foreman (qui avait brandi le Stars and Stripes après son titre olympique à Mexico), soutenu par une branche de l'opinion américaine, ait été moins perméable au verbe empoisonné de son opposant. Au cœur de la fournaise zaïroise, objet de la vindicte de tout un peuple, « salaud malgré lui » dans une comédie instrumentalisée par Mobutu, Foreman (déjà miné par une coquette pension alimentaire et un procès pour viol) ne pouvait que se dissoudre. Et c'est tout le génie de Don King, nouveau venu dans le boxing business, *qui devait fonder son empire sur le* Rumble In the Jungle, *d'en avoir anticipé la dramaturgie.*

Lorsque je me suis lancé dans l'écriture de ce livre, je balançais entre littérature et cinéma. Je ne sais si mon inclination pour le septième art a profité au texte, mais il a pesé sur le choix des photos, lesquelles, aujourd'hui, me fascinent toujours autant. Je trouve incroyable le cliché où le jeune Ali, en 1965, présente le journal de sa secte, Muhammad Speaks, *titrant à la une* « Allah is the Greatest », *formule qui sert sa foi nouvelle et sa propre promotion, entouré par les mines peu engageantes des hommes de main d'Elijah Muhammad, le tout surplombé par une enseigne lumineuse chantant Las Vegas. Comment mieux peindre l'ef-*

fervescence et la folie de l'époque ? Me remue aussi le cliché pris à Manille, en 1975, où Belinda Ali décampe, humiliée, tirant un trait définitif sur sa vie conjugale. La parfaite ressemblance des deux époux rend cette scène de séparation très troublante. À l'arrière-plan, Ali semble voir se détacher une part de lui-même, sans doute la meilleure. On ne dégoûte pas la femme de sa vie sans mettre son âme en péril. Pour Ali, l'après-Belinda prendra la forme d'un chemin de croix. Ensuite, je retiendrai l'instantané d'Ali-Frazier III, toujours à Manille, même s'il est un peu flou, ou plutôt parce que ce flou accentue le sentiment de fusion des deux hommes, soudés dans un corps à corps. Ne faisant plus qu'un, les deux champions sont parvenus à ce stade ultime de la rivalité où s'évanouissent les différences tandis que se profile le triomphe de la mort. Las, pour avoir, selon ses propres dires, tutoyé la faucheuse cette humide soirée-là, Ali n'a pas voulu entendre le sens de son froid murmure. En sélectionnant pour finir des images dures qui montrent le boxeur à la peine, souvent touché de plein fouet, j'ai évidemment voulu souligner combien ses dix derniers combats étaient en trop, une façon d'embrasser la maladie qui, commune tragédie du ring, le diminuait déjà. Ce choix me permet aussi d'illustrer ma théorie selon laquelle Ali, célébré pour sa vitesse d'exécution, son élégance, et son sens tactique, possédait également des extraordinaires facul-

tés d'encaisseur. Seulement, grâce ou malédiction, le visage d'Ali ne marquait pas (il fallait littéralement lui casser la gueule, comme ont pu le faire Frazier et Norton en lui brisant la mâchoire, pour altérer la courbe harmonieuse des traits dont il était si fier), ce qui a trop longtemps masqué son héroïsme. La signature d'un champion s'inscrit autant dans son refus de la défaite que dans la manifestation de sa supériorité. Et, puisque la boxe est un duel, lorsque la victoire s'enfuit, le champion se doit de finir debout. Même sur le déclin, puisant dans son orgueil des ressources insensées, Ali ne connaîtra jamais la mortification du K.-O. Une fois pourtant, une seule fois, lors de son soixantième et avant-dernier combat, Ali n'entendra pas l'ultime coup de gong. Usé, absent, il réalise bien tardivement l'absurdité du défi lancé à Larry Holmes et snobe l'appel de la onzième reprise. Cadrant le coin du vieux champion, un téléobjectif dérobe l'intimité de ce moment où tout bascule. En gros plan se détache le profil aigu d'Angelo Dundee (qui arrête son boxeur et par là même referme la porte de sa grande aventure personnelle), le visage presque maternant du soigneur, et le regard encore fier d'Ali qui provoque sans espoir une ombre dévorante. J'adore cette photo.

Dans un épilogue en forme de post-générique intitulé « À suivre », je suis revenu sur le destin, accompli ou en marche, des principaux adversaires

d'Ali. Quinze ans plus tard, il me semble naturel de faire un nouveau point, provisoire ou définitif, sur ces drôles de types qui ont fait l'âge d'or des poids lourds. Honneur à la vieille garde. Archie Moore, dont les Français avaient aperçu la trogne sympathique en 1991, à Autun, dans le coin du deuxième couteau Gilbert Baptist, s'est éteint en 1998, à quatre-vingt-un ans, une longévité remarquable pour ce gladiateur aux deux cent vingt combats professionnels. Floyd Patterson, le « Noir idéal » de l'Amérique des sixties, a rendu les armes en 2006. Il aura eu la joie de suivre son fils adoptif, Tracy Harris Patterson, tout le long d'une carrière auréolée de plusieurs titres mondiaux en super-plume et en super-coq. Cleveland Williams, qui vivait dangereusement, s'est esquivé à soixante-six ans, en 1999, précédé de peu par Jerry Quarry, fugace espoir blanc des seventies, lequel, peu avant son départ prématuré, rêvait encore d'un retour qui l'aurait sauvé de l'alcool… Comme prévu, Joe Bugner a alterné avec bonheur les petits rôles au cinéma et les come-back. À quarante-neuf ans, loin de la fureur du siècle finissant, cet apollon des rings faisait encore respecter sa masse noueuse sur les rings australiens. Guère assagi par son statut d'évangéliste, Ernie Shavers a monnayé au-delà de sa cinquantaine les lambeaux d'une gloire fanée, jusqu'à ce qu'un certain Brian Yates, loser patenté (quatre-vingt-six défaites en fin de car-

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR SYSTÈME VARIQUIK PAR L'IMPRIMERIE DARANTIERE À QUETIGNY EN DÉCEMBRE 2007, POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : janvier 2008.
N° d'édition : 152256.
N° d'impression : XXXX

Imprimé en France.